

## Quelques réflexions sur les paradoxes de la jouissance et du lien social

Guy Poblome

Réseau 2, 24 septembre 2025

*Modes de jouir contemporains – le singulier et le collectif en institution*

Céline Danloy, que je remercie pour l'invitation, m'a proposé de donner quelques repères pour lire et discuter les cas cliniques qui seront présentés aujourd'hui. Alors, je les ai tous lus pendant les vacances. Et aujourd'hui, je vais vous faire part de quelques réflexions qui me sont venues en les lisant à propos du lien paradoxal entre la question de la jouissance et le lien social. Ces réflexions seront comme des petits cailloux laissés sur le chemin et vous pourrez éventuellement en ramasser l'un ou l'autre pour votre travail d'élaboration clinique.

Alors, puisque l'accent est mis aujourd'hui sur la jouissance, j'ai relu le texte de J.-A. Miller, « Les six paradigmes de la jouissance »<sup>1</sup>, ce sont six paradigmes de la jouissance qui scandent l'enseignement de Lacan qui est tout sauf dogmatique, et même si le mot « jouissance » n'est apparu que dans ce que J.-A. Miller a appelé le second enseignement de Lacan, la lecture qu'en fait J.-A. Miller permet de déduire que cette question était déjà présente dans le dit premier enseignement de Lacan.

Je commence par le paradigme 3. La jouissance, dans l'abord classique de Lacan, s'apparente à ce qui est hors symbolique, à ce qui est réel, à ce qui n'a pas de mot pour se dire, à ce qui touche au corps, car il faut un corps pour jouir, ou pour « se jouir » puisqu'on ne peut jouir que de son corps propre et pas du corps de l'autre. Il y a dans cet abord une distinction radicale entre la jouissance et le langage. On connaît cette phrase fameuse de Hegel qu'a reprise Lacan : « le mot est le meurtre de la chose », le symbolique négative la jouissance, c'est l'interdit mythique, œdipien, traduit en termes de métaphore paternelle, en termes langagiers, langage qui met une barre sur la jouissance. Il y a donc une profonde disjonction entre le symbolique et la jouissance. Dans ce cas, on n'atteint la jouissance que par forçage, en traversant la barrière de la loi ou du beau. C'est le *Séminaire VII* de Lacan sur *l'Éthique de la psychanalyse*.

Dans les séminaires suivants, Lacan élabore la façon dont la jouissance et le langage sont, non plus disjoints, mais en rapport l'un à l'autre, interconnectés.

J'en viens au paradigme 4. Alors que dans *l'Éthique*, la jouissance est logée dans ce qui fait trou dans le symbolique, dans son opacité massive et inatteignable, « hors système »<sup>2</sup> dit J.-A. Miller, à partir du *Séminaire X* et puis avec le *Séminaire XI*, on a affaire non plus à *Das Ding*, La Chose, mais à l'objet *a*, « la menue monnaie de la Chose »<sup>3</sup>. Ce n'est plus un trou, mais un petit trou, un godet qui fait réceptacle pour la jouissance et qui se rapporte aux trous du corps. Ce sont les objets de la pulsion,

---

<sup>1</sup> Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 7-29.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 17.

pulsion prise dans un circuit d'aller/retour entre le corps et son extérieur et qui ainsi se normalise. Cette question du circuit est très importante. On en parle souvent dans la clinique de l'autisme. Mais elle est très importante aussi dans tous les cas rapportés où la pulsion se satisfait en court-circuit en faisant complètement l'impasse sur l'Autre, sous les auspices par exemple de la demande. C'est important la demande. D'ailleurs, dans son graphe, Lacan écrit la pulsion (Sbarré <> D)<sup>4</sup> pour la demande. La pulsion, elle demande, « ça demande », « ça veut » obtenir de l'autre l'objet pour jouir. Quand il n'y a même plus la demande, c'est la bouche qui s'embrasse elle-même, l'autisme absolu de la jouissance en court-circuit. Il y a toute une clinique de la demande dans le rapport à la pulsion orale notamment qui est très importante. Au moins dans la demande, il y a adresse à l'Autre. Comment introduire, ou allonger le circuit ?

Le cinquième paradigme, c'est celui de la jouissance discursive, Séminaires 16 et 17, *L'Envers de la psychanalyse*. Lacan y déploie les 4 discours. Alors qu'au départ, Lacan disjoint radicalement jouissance et langage, ici les discours impliquent une relation primitive entre le signifiant et la jouissance. Alors qu'au départ, le signifiant représente *le sujet* pour un autre signifiant où s'inscrit la vérité, la mort, le désir, cette fois, « le signifiant représente *la jouissance* pour un autre signifiant »<sup>5</sup>. Formule de J.-A. Miller surprenante. Lacan va jusqu'à dire que « le signifiant est appareil de jouissance »<sup>6</sup>. Il y a une double face à ce rapport primitif entre la jouissance et le signifiant. Un : mortification de jouissance qui correspond à la formule « le mot est le meurtre de la chose », effet de manque et en même temps Deux : production d'un supplément de jouissance, de l'objet *a* comme plus-de-jouir.

Le plus-de-jouir vient répondre à la perte de jouissance, mais sans la combler, parce qu'il ne convient pas, ce n'est pas la jouissance qu'il faut. Tout en donnant à jouir, il maintient le manque-à-jouir et c'est là que la liste des objets *a* s'amplifie. Ce ne sont plus seulement les objets du corps (oral, anal, regard et voix) mais aussi les objets de la sublimation et les objets de l'industrie.

Dans ce cadre, la répétition, qui caractérise le symptôme en tant qu'il insiste, qu'il ne cesse pas de s'écrire, qu'il est une constante qui dure, la répétition commémore l'irruption d'une jouissance dans le corps. Cela change le statut du symptôme. Ce n'est plus le symptôme qui veut dire quelque chose dans l'inconscient, qui recèle une vérité sur le désir. C'est plutôt le symptôme en tant qu'il est un équivalent de la satisfaction de la pulsion comme le disait déjà Freud.

Dans « Une fantaisie »<sup>7</sup> de J.-A. Miller qui a servi à l'écriture de l'argument de cette journée, on a affaire à des sujets déboussolés, dit-il. Est-ce si sûr ? ajoute-t-il. Car s'ils n'ont plus la tradition, la religion, le Nom-du-Père, le symbolique, en somme le

---

<sup>4</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 817.

<sup>5</sup> Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 12.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>7</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005, p. 9-27.

discours du maître pour savoir comment mener leur vie, si le père est « devenu vapeur », « s'est évaporé »<sup>8</sup> comme il l'a repris d'une formulation de Lacan, une autre boussole est venue à la place, c'est l'objet *a* et le plus-de-jouir. Une fois que le père est dissout, c'est l'accès à la jouissance, fabriqué à tour de bras par la science et le capitalisme. Donc l'objet *a* est au zénith social. Mais en ce qui concerne justement le social, il apparaît que cette jouissance est absolument solitaire. Elle ne fait pas lien, elle isole, elle *autistise*. Et donc, ça fait tout le paradoxe du thème de cette journée : « modes de jouissance, singularité et lien social, institution ».

Ce que dit J.-A. Miller, c'est que ce que dévoile la dissolution des semblants, c'est le non rapport entre les sexes, elle dévoile que s'il y a un savoir dans le réel qui s'écrit en petites lettres mathématiques - c'est la science -, au centre du réel, il y a un trou, celui du rapport entre les sexes, qui lui ne s'écrit pas. Et ce dévoilement fait qu'on n'a plus affaire qu'à des uns tout seul, « l'un tout seul commandé par un plus-de-jouir ». Ah ça peut faire des communautés de jouissance, avec du lobbyisme, des revendications inclusives, mais ce que disait Lacan, c'est que ça ne produit que plus de communautarisme, de ségrégation. Et le résultat, c'est ce que J.-A. Miller ajoute : le plus-de-jouir qui commande l'un tout seul « se présente sous son aspect le plus anxiogène »<sup>9</sup>. Là où on promet le bonheur, c'est l'angoisse qui surgit.

En lisant les cas et en relisant « Une fantaisie », ce qui m'a frappé, c'est comme le dit J.-A. Miller, que s'il y a le zénith, il y a aussi le nadir, l'opposé du zénith, à savoir le point le plus bas. Eh bien, ce qui m'a frappé en lisant les cas, c'est qu'au plus le sujet court après le zénith, après le plus-de-jouir, le nirvana, après l'objet qui l'enverra au 7<sup>ième</sup> ciel, au plus du côté de l'être, il est confronté, réduit à son être de déchet. Au plus c'est beau, au plus il est moche. Au plus ce sera la réussite, au plus il est un raté. Au plus il veut jouir de l'avoir, au plus il n'est rien. Ce sont deux versants de l'objet et ils se répondent.

Avec ce paradigme du signifiant comme appareil de la jouissance, nous avons un outil pour lire bien des cas, les cas où le sujet se trouve sans le secours d'aucun discours établi comme dit Lacan, hors-discours donc, déboussolés. Il y a les cas où le sujet flotte dans la langue, il n'est pas arrimé, il passe d'un S<sub>1</sub> à un autre S<sub>1</sub> sans pouvoir y accrocher son être, dans ce que J.-A. Miller a appelé la maladie de la mentalité<sup>10</sup> ou aussi la psychose ordinaire<sup>11</sup>. La psychose ordinaire vient d'une remarque de Lacan dans une présentation de malade dans les années 70 : il dit de la patiente avec qui il a conversé qu'elle est à compter « au nombre de ces fous normaux qui constituent notre ambiance »<sup>12</sup>, c'est-à-dire que la psychose devient la norme tout aussi bien. Dans ce flottement, on retrouve le *essaim* de S<sub>1</sub> dont parle Lacan dans le

---

<sup>8</sup> Miller J.-A., « Le père devenu vapeur », *Mental*, n° 48, novembre 2023, p. 13.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Miller J.-A., « Enseignements de la présentation de malades », *La Conversation d'Arcachon. Cas rares : les inclassables de la clinique*, Paris, Agalma / Seuil, 1997, p. 301.

<sup>11</sup> Cf. *La Convention d'Antibes. La psychose ordinaire*, Paris, Agalma / Seuil, 1999.

<sup>12</sup> Miller J.-A., « Enseignements de la présentation de malades », *op. cit.*, p. 299-300.

*Séminaire Encore*<sup>13</sup> et que reprend J.-A. Miller dans son texte « Schizophrénie et paranoïa »<sup>14</sup>. Dans ce fil, il y a aussi la fuite du sens, la « pfuît du sens » comme le reprend Éric Laurent des mots d'une patiente dans le volume *La psychose ordinaire* : « Qu'est-ce qui fait qu'à un moment ma tête elle fout le camp... Pfuît... »<sup>15</sup> Il n'y a pas de capitonnage de la chaîne signifiante, c'est la fuite en avant avec les effets de jouissance dans le corps qui peuvent l'accompagner. Ou alors, au contraire, il y a les moments de nomination où le sujet est appelé à incarner, à réaliser le signifiant. Il est nommé à..., nommé à réaliser le S<sub>1</sub>, un être, qu'il soit Dieu, le caïd ou le trans. Ici on trouve la « Clinique ironique »<sup>16</sup>. Le schizophrène ne se défend pas du réel au moyen du symbolique car pour lui, comme le précise Lacan, « tout le symbolique est réel »<sup>17</sup>, le mot n'est pas le meurtre de la chose, il est la chose, il est la jouissance.

Le paradigme 6 maintenant, c'est le paradigme du non-rapport. C'est un nouveau renversement. Là où dans le paradigme 5, il y avait un rapport primitif entre le signifiant et la jouissance, on a ici de nouveau une disjonction entre le signifiant, entre l'Autre du langage et la jouissance. Dans ce paradigme, Lacan inverse les choses. Avant il y avait d'abord le langage, la structure et ses effets sur le corps et la jouissance. Maintenant, il situe la jouissance comme étant première et non plus secondaire. Par exemple, ce qu'il appelle *lalangue*, la *lalangue* en un seul mot, est la parole avant qu'elle soit domestiquée par le langage, cette parole est d'abord outil de jouissance, elle devient jouissance du blablabla, on peut jouir de parler. Ce paradigme est basé sur un « il y a », « il y a de la jouissance » originaire, du corps propre, même si c'est un corps qui parle pour jouir, cette jouissance est coupée de l'Autre. Elle est coupée de l'Autre en tant qu'articulation signifiante, en tant que discours aussi bien, en tant que le langage, le symbolique, est une construction secondaire, une « élucubration sur la jouissance ».

C'est le paradigme du « Il y a » la jouissance de l'Un, du S<sub>1</sub> tout seul, sans l'Autre, sans le S<sub>2</sub>, la jouissance du corps qui se jouit. C'est donc le corps qui devient l'Autre pour la jouissance, et plus le symbolique. Et c'est du fait de ce « il y a » que se déduit le « Il n'y a pas » de rapport entre le signifiant et le signifié, entre la jouissance et l'Autre, entre l'homme et la femme.

Cette jouissance Une, c'est du réel, cela met en évidence ce qui triomphe dit J.-A. Miller aujourd'hui dans le social, c'est l'individualisme moderne rendant problématique tout ce qui est rapport et communauté. Ou, comme il le dit encore, ce réel, « on met des couches par-dessus (on le voile) pour pouvoir vivre avec les autres »<sup>18</sup>. Donc, en particulier pour les sujets hors-discours comme il est question

<sup>13</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

<sup>14</sup> Miller J.-A., « Schizophrénie et paranoïa », *Quarto*, n° 10, février 1983, p. 30.

<sup>15</sup> *La Conversation d'Arcachon*, op. cit. p. 259.

<sup>16</sup> Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993.

<sup>17</sup> Lacan, J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392.

<sup>18</sup> Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *La Cause freudienne*, n° 71, juin 2009, p. 69.

dans les cas qui seront présentés aujourd'hui, cette jouissance de l'Un, autistique comme je le relevais tout à l'heure, n'est pas voilée, elle est plutôt à ciel ouvert et elle isole, elle coupe de l'autre. Nous pouvons évoquer ici toutes les questions liées à l'inséparation, les cas où sont mis en avant les débranchements successifs d'avec l'autre social, à mesure que le sujet se replie sur sa jouissance Une, mais aussi les cas de passage à l'acte, auto ou hétéro, avec ici une bascule brutale, une séparation dans le réel. Il faut noter que même si l'acte est porté sur l'Autre, c'est toujours le sujet lui-même qui est visé dans son *kakon*, le mauvais objet est toujours de son côté. Lacan l'a illustré avec son cas Aimée et la paranoïa d'auto-punition. Elle a porté un coup à l'autre, mais au-delà, c'est elle-même qu'elle visait.

Dans cette perspective, quel est le statut du symptôme ? Il change lui aussi. Si avant, du temps de Freud, et du premier Lacan, le symptôme était l'introduction du sens dans le réel, était motivé par un vouloir dire, un message caché, une intention de sens, avec donc une valeur symbolique, aujourd'hui, on a affaire au symptôme dans sa face de réel, de nécessité, il ne cesse pas de s'écrire. C'est « l'etc. » de Lacan à propos du symptôme, ou c'est l'itération, pas seulement la répétition commémorative, mais l'itération du symptôme-jouissance qui commande. J.-A. Miller dans « Lire un symptôme » se réfère à l'addiction comme « racine du symptôme qui est fait de la réitération inextinguible du même Un. C'est le même, cela ne s'additionne pas. On n'a jamais le "j'ai bu trois verres, donc c'est assez", on boit toujours le même verre une fois de plus. C'est en ce sens que Lacan a pu dire que le symptôme, c'est un etc. »<sup>19</sup> C'est un pur hors-sens réitéré.

Je voudrais attirer l'attention sur ceci à propos du symptôme. On dit que c'est une réponse du sujet, on dit parfois aussi que c'est une solution du sujet. Peut-être qu'il faut y regarder de plus près. De fait, la jouissance ne peut être QUE symptomatique car la jouissance qu'il faudrait pour faire exister le rapport sexuel n'existe pas. La jouissance, au regard du rapport sexuel, n'est jamais la bonne, elle est toujours à côté, mal fichue, et c'est ce qui la rend anxiogène. C'est une solution par défaut d'une certaine manière. Ou pour le dire en termes freudiens, c'est une satisfaction substitutive de la pulsion qui ne peut se satisfaire. La dimension itération, surmoïque du « Jouis ! », charrie avec elle la pulsion de mort. Et donc, j'utiliserais le terme « solution » avec prudence. Il y a quand même le verre qui n'est pas tout à fait le même que le précédent et qui fait que le sujet y passe.

Nous devons aussi garder à l'esprit qu'un symptôme peut ne tenir qu'un temps. Même si pour un moment, il peut faire tenir ensemble les choses pour un sujet, s'il peut faire tenir le nœud du réel, du symbolique et de l'imaginaire, ce nœud peut se défaire.

////////

Bon, alors, après tout ça. L'institution. Il y a quelques jours, lors de la 6<sup>ième</sup> journée de la FIPA organisée par l'École de la Cause freudienne, Fédération des Institutions

---

<sup>19</sup> Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011, p. 58.

de Psychanalyse Appliquée, à Lille, j'imagine que nombre d'entre vous y étaient, on discutait, à partir de la clinique, le thème des déplacements de la libido. Et on faisait remarquer que le fait de s'adresser à une institution et éventuellement y articuler quelque chose d'une demande était déjà un déplacement de la libido, une mise en route, tenue peut-être, du désir, pour contrer la jouissance qui envahit le sujet. Le sujet n'en peut plus de sa jouissance autistique et il cherche un point d'adresse. L'institution se constitue comme point d'adresse, parfois le dernier possible, parfois infime, presque rien, il y a l'un ou l'autre cas comme ça, mais qui tient le fil du lien à l'Autre, un point d'ancrage.

C'est comme ça que je lis ce qu'écrit Lacan quand il évoque « les cas d'urgence » dans son texte « L'esp d'un laps », texte dans lequel il utilise l'expression d'inconscient réel en rapport avec le  $S_1$  tout seul, le signifiant tout seul qui ne renvoie à aucun autre signifiant. On voit le rapport avec le « Y'a d'l'Un » du  $S_1$  tout seul. Eh bien, ce qu'il dit, c'est la dernière phrase : « Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça. J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire. »<sup>20</sup> Faire avec eux la paire, c'est comme ça que je l'ai compris, c'est se faire point d'adresse, c'est se proposer comme  $S_2$  au  $S_1$  tout seul de la jouissance qui déborde le sujet.

Ainsi, l'institution est appelée à être ce lieu qui permet de renouer ou de nouer de façon inédite le tout seul et l'Autre, le tout seul et le à plusieurs. Comment faire une place à la singularité dans un lien à l'Autre ? C'est tout à fait paradoxal.

Ce déplacement de libido fait écho à cette autre phrase de Lacan citée dans l'argument de cette journée et qu'on connaît bien pour la répéter souvent : « Toute formation humaine (donc a fortiori toute institution) a pour essence et non pour accident, de refréner la jouissance. »<sup>21</sup>

Refréner, c'est ralentir ou stopper le mouvement, le développement de quelque chose, c'est limiter l'intensité, la violence de quelque chose. On voit bien là la question d'une limite en jeu par rapport à ce qui excède.

Je voudrais amener deux réflexions par rapport à cette question. La première, c'est la question de la modestie par rapport à ce qu'il est en notre pouvoir de faire dans ces cas graves qui sont accueillis. François Leguil, interrogeait J.-A. Miller lors d'une conférence sur le passage à l'acte. Il lui demandait si la psychanalyse permettait de prévenir les passages à l'acte. J.-A. Miller lui répond que Lacan a permis de distinguer le suicide *acting-out*, qui est un appel à l'Autre, du suicide passage à l'acte, qui est séparation d'avec l'Autre. Et il s'agit d'évaluer cela dans la pratique. Mais, ajoute-t-il, « c'est à l'occasion une leçon d'humilité pour le thérapeute que de reconnaître qu'il y a des suicides impossibles à empêcher. »<sup>22</sup> Il n'y a pas de toute puissance thérapeutique.

---

<sup>20</sup> Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

<sup>21</sup> Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, op. cit., p. 364.

<sup>22</sup> Miller, J.-A., « Sur le concept lacanien de passage à l'acte », *La Cause freudienne*, n° 116, avril 2024, p. 19.

Et puis, peut-il même y avoir une volonté thérapeutique ? Beaucoup de cas le montrent, le démontrent : toute intention du ou des praticiens à l'égard du sujet se voit rejetée, refusée. D'ailleurs, comme dit l'Autre, « l'enfer est pavé de bonnes intentions ». Freud lui-même conseillait de se méfier de la « *furor sanandi* ». On ne guérit pas de la jouissance symptomatique, mais pour autant, le sujet peut-il modifier son rapport à la jouissance ? Lacan ne dit pas que non, il parle en termes de « faufilement »<sup>23</sup> ou de « savoir-y-faire »<sup>24</sup> avec la jouissance.

J.-A. Miller, dans le second cours de « Choses de finesse » évoque la psychanalyse appliquée à la thérapeutique. Il dit qu'il y a deux versants, la psychothérapie autoritaire ou suggestive, qui tente de remettre les sujets sur les rails pour qu'ils répondent aux standards sociétaux de l'époque<sup>25</sup>. Il a dénoncé ce versant dans son texte « Santé mentale et ordre public »<sup>26</sup>. C'est une déviance. Mais il y a un second versant, une seconde voie qui est celle qu'il appelle « explicitation du désir »<sup>27</sup>. Il s'agit d'une pratique dans laquelle ceux qu'il nomme « les opérateurs » sont inspirés par la psychanalyse sans songer à les ramener à une norme mais s'appliquent à trouver la norme dans le désir même qui leur est communiqué entre les lignes. J.-A. Miller y voit même esquissé l'acte analytique. De même qu'on peut saisir le désir de l'analyste à l'œuvre dans la pratique en institution, comme fonction. Évidemment pas comme identification. Voilà, c'est quand même que la psychanalyse a à y faire quelque chose dans ces lieux. À la FIPA, j'ai entendu une formule intéressante : comment dans le travail, arracher un bout de savoir à la jouissance. Je vais y venir mais avant, je voudrais revenir un moment sur ce terme de Lacan : « refréner la jouissance ».

J'ai lu dans plusieurs textes les mots « cadre » et « bord ». C'est intéressant parce que je me rappelle très bien qu'une journée de rentrée du Courtil comme il s'en tient chaque année avait pour thème « Le cadre et le bord ». Elle avait été organisée par Céline Poblome-Aulit il y a presque 10 ans<sup>28</sup>. Il faut croire que c'est quelque chose qui a fait quelques vagues. Alexandre Stevens a d'ailleurs écrit un texte à ce sujet<sup>29</sup>. Le cadre, c'est quelque chose qui vient de l'extérieur et qui s'impose au sujet. Ce sont les règles. On sait que ça ne marche pas parce que les sujets hors discours qui sont accueillis ne croient pas au symbolique, aux semblants qui règlent le lien social. Ce qui est intéressant par contre, c'est quand le cadre s'applique aux intervenants et non pas au sujet lui-même. Ce n'est pas l'intervenant qui dicte la règle, il y est lui-même soumis (il y a l'un ou l'autre cas où il en est question), et ça peut faire bord pour le sujet. Ce qui peut faire bord, nous dit Alexandre Stevens, ce n'est pas le simple usage

---

<sup>23</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 19.

<sup>24</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, inédit.

<sup>25</sup> Cf. Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 novembre 2008, inédit.

<sup>26</sup> Miller J.-A., « Santé mentale et ordre public », *Mental*, n° 3, janvier 1997, p. 15-26.

<sup>27</sup> Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*

<sup>28</sup> Voir <https://www.courtilpro.be/courtilenlignes/index.php/revue/theme/23-le-cadre-et-le-bord>

<sup>29</sup> Voir <https://institut-enfant.fr/zappeur-jie5/devant-lenfant-violent-un-cadre-ou-un-bord/>

d'un « non, tu ne peux pas ». Il ne suffit pas d'un dit, il y faut un dire, une parole qui fasse acte. Pas un non mais un « dire que non ». C'est l'acte de parole qui produit l'effet, non le contenu du dit. Je donne un petit exemple tiré d'un cas présenté par Valérie Lorette lors de l'après-midi qui s'est tenue samedi dernier à l'occasion du 50<sup>ième</sup> anniversaire de la fondation de l'Antenne 110. Un enfant à qui elle prête parfois son téléphone souhaite qu'elle lui donne son code pour accéder à Netflix. Valérie sait la difficulté de lui dire non, il peut se mettre très en colère, avoir un regard noir, présenter les poings pour en découdre avec cet Autre capricieux. Elle lui dit qu'elle ne l'a pas, que c'est son mari qui s'occupe de ça. L'enfant propose de lui demander le code par SMS et ils reçoivent une réponse : « un code c'est secret, on ne le partage pas » Pourquoi ? demande l'enfant. « Si on partage, ce n'est plus secret, comme c'est un code secret, on ne partage pas ». Et l'enfant accepte. Et ça s'arrête. Je trouve que c'est un très bel exemple qui montre en même temps comment Valérie fait valoir un cadre qui s'impose à elle, elle ne détient pas le savoir et donc elle n'a pas le pouvoir de dire oui ou non. Et la réponse de son mari, qui a déjà dû en entendre un bout de la pratique à l'Antenne, fait dire, fait bord. Ce qui fait bord, dit A. Stevens, est entre réel et savoir, entre la jouissance qui déborde et le champ signifiant. Lacan l'a appelé « littoral », qui est du domaine de la lettre.

J'en reviens à ce que j'avais entendu à la journée de la FIPA. Arracher un bout de savoir à la jouissance. Cela se soutient dans une conversation avec le sujet, mais pas n'importe comment. Plusieurs cas font état de la façon délicate dont il faut manier la parole dans l'échange. Cela m'a fait penser à deux textes d'Éric Laurent sur le traitement des psychoses. L'un qui est paru dans les *Feuillets du Courtil* n°21. Le titre exact est « Les traitements psychanalytiques des psychoses »<sup>30</sup>. Il y avance que l'enjeu est le rapport du sujet à la langue elle-même, car la forclusion du N-d-P dénude ce rapport. « L'horizon du traitement possible devient alors l'établissement d'une signification nouvelle après l'invasion d'une jouissance innommable, d'un mécanisme pulsionnel envahissant le corps du sujet... Il s'agit de soutenir la façon dont la langue du sujet est habitée par l'effort pour nommer ou cerner la jouissance innommable. »<sup>31</sup> Il attire l'attention sur ceci, que cette conversation avec le sujet sur la jouissance n'est pas le pousser à délirer, ce qui va avoir pour conséquence d'enfler le sens, la dimension imaginaire du délire, mais c'est « choisir dans le travail du délire ce qui va vers une nomination possible de la jouissance. »<sup>32</sup> Il dit « va vers », c'est une direction. Il précise qu'il s'agit d'un « travail de traduction constante de ce qui arrive »<sup>33</sup> au sujet. Traduction et nomination donc, deux termes qui introduisent une nuance. Il propose de soutenir le sujet dans son effort de « se faire un nom »<sup>34</sup> dont l'être ne serait que cette traduction même. On a d'un côté Schreber qui travaille incessamment pour « devenir la femme de Dieu », avec une réalisation à l'infini, c'est-à-dire reportée,

<sup>30</sup> Laurent É., « Les traitements psychanalytiques des psychoses », *Les Feuillets du Courtil*, n° 21, février 2003, p. 7-24.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*

asymptotique, qui ne doit pas se réaliser, ou se *réaliser*. Et on a de l'autre côté Joyce qui passe son temps à déconstruire la langue. Son nom est celui qui déconstruit la langue. Il n'est pas ce qu'il dit, il est ce qu'il fait. C'est une nomination très particulière.

Dans un autre texte où il poursuit son élaboration, texte intitulé « Interpréter la psychose au quotidien »<sup>35</sup>, ce qui résonne avec notre travail en institution, É. Laurent remet l'accent sur ces deux dimensions du travail. D'un côté, il y a la traduction permanente et de l'autre, il y a la nomination qui peut capitonner quelque chose, qui peut servir de point d'idéal, de signifiant maître, « pour un certain temps »<sup>36</sup> dit-il, ce qui permet une respiration dans le travail incessant de traduction. Il faut tenir les deux fils en même temps. Car l'interprétation peut filer, dans la fuite du sens, mais la nomination peut provoquer des courts-circuits qui peuvent se traduire par un passage à l'acte. C'est la différence entre « être nommé à » et « se faire un nom » qui implique, non pas une « concaténation sans fin ni une signification figée »<sup>37</sup>, mais une recherche permanente avec des moments de stabilisation, de respiration. Il y a plusieurs cas qui évoquent ce point important.

Bon, tout cela est un chantier, mon texte est un chantier. Il me faut aller vers la conclusion, ou plutôt une ponctuation dont la suite va se dérouler après, lors de la présentation et la discussion des cas.

Si on part du Un de la jouissance, de la jouissance comme première, et qu'on prend acte qu'il n'y a pas de deux, qu'il n'y a pas de rapport (tout cela a bien à voir avec le singulier et le collectif), qu'entre l'homme et la femme, entre la jouissance et le symbolique, c'est vide, tout ce qu'il y a entre les deux, c'est du semblant, c'est un artifice, tout ce qui vient se situer dans cette intersection vide n'est que suppléances, « opérateurs de connexion »<sup>38</sup>, y compris le Nom-du-Père et les discours.

J.-A. Miller situe chez Lacan deux grands registres de connecteurs, c'est la routine d'une part, ou la tradition, et d'autre part l'invention. Passer de la structure, symbolique, première, qui s'impose à l'expérience, à la jouissance Une et au non-rapport, appelle un primat de la pratique, d'une pragmatique, entre routine et invention. On repère d'ailleurs que certains sujets peuvent inventer une routine pour faire avec la jouissance qui les déborde.

En vrac encore, j'ai relevé les points suivants qui mériteraient d'être développés, notamment dans le maniement du transfert. Je vous les livre un peu en série. Comment occuper la position du secrétaire du sujet, en référence au *Séminaire III* de Lacan, comment savoir ne pas savoir à la place du sujet, comment suivre le sujet, au sens littéral, être docile à sa position, dire oui mais à qui, à quoi dit-on oui ?, j'ai déjà évoqué le dire que non, comment réduire le sens ou introduire du hors-sens, je l'ai évoqué aussi, comment soutenir parfois un lien transférentiel qui ne soit pas

---

<sup>35</sup> Laurent É., « Interpréter la psychose au quotidien », *Mental*, n° 16, octobre 2005, p. 9-24.

<sup>36</sup> Laurent É., « Les traitements psychanalytiques des psychoses », *op. cit.*, p. 18.

<sup>37</sup> Laurent É., « Interpréter la psychose au quotidien », *op. cit.*, p. 22.

<sup>38</sup> Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 25.

ravageant ou érotomaniac, dans une position de « fraternité discrète »<sup>39</sup> plutôt que sur l'axe a-a', comment à l'occasion diffracter le transfert, comment occuper la position d'un objet multifonctionnel, c'est-à-dire celui qui convient au sujet pour son usage. Tout cela demande du tact, c'est de la broderie, de la dentelle.

Comment aussi mettre en jeu la responsabilité du sujet ? Quand ça ne va plus, qu'il n'y a plus de bord, que les limites de l'autre sont dépassées, on dit qu'on arrête ? Ou on dit : « vous est-on encore utile ? » C'est le sujet qui prend la décision de partir, il n'est pas jeté, ça ne rompt pas le lien, il peut recandidater. Il y a un exemple comme ça dans les cas. Ou alors, il y a aussi ce cas où on fait le pari de laisser sortir un patient de l'hôpital pour le week-end alors que la question du suicide est brûlante.

Enfin, il y a aussi la question du corps, de l'habillage du corps qu'on n'a pas ou de l'objet déchet à quoi est réduit le sujet, la question des objets qui appareillent le corps, du traitement de la voix (chanter, chuchoter, dictaphone) et du regard, la pulsion orale bien sûr dans ses liens avec la demande, comme je l'ai évoqué, comment le sujet peut prélever qqch à l'autre qui ne soit pas anonyme, comment faire circuit, comptabiliser...

---

<sup>39</sup> Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 124.